

Une œuvre si importante appelle des éclaircissements que nous empruntons aux plus savants éditeurs et commentateurs.

Pourquoi voit-on Aristophane dans la compagnie des amis intimes de Socrate ? C'est que l'auteur des *Nuées* n'était pas l'adversaire personnel du philosophe, dont il poursuivait les doctrines de ses traits comiques, comme contraires aux maximes et au culte professés par l'Etat. Socrate était un révolutionnaire au premier chef, et sa gloire devant la postérité est fondée sur ce titre de culpabilité. Remarquons que les *Nuées* furent jouées vingt-trois ans avant l'accusation ; cette comédie concourut néanmoins à la condamnation du rénovateur. Socrate, proclamant dans la nature une Providence supérieure, et, dans l'homme même, un intermédiaire unique (la conscience), Socrate était coupable d'impiété aux yeux des prêtres du paganisme, habiles à vivre des tributs de l'autel.

Examiné par rapport aux autres dialogues de Platon, le *Banquet* offrirait le sujet d'une étude intéressante. Dans le discours d'Aristophane, l'amour est le désir de trouver sa moitié, son semblable ; dans celui d'Eryximaque, c'est la tendance à l'harmonie qui résulte des contrastes. Ces deux aperçus sont traités dialectiquement dans le *Lysis*. Socrate et Diotime affirment nettement que l'objet de l'amour n'est ni le contraire ni le semblable, mais le bon, le bien, conclusion du *Lysis*. Entre les deux dialogues, on peut établir des concordances encore plus marquées. On note aussi des reminiscences du *Phèdre*, du *Phédon*, du *Ménon*, du *Phèdre*, etc.

Proclus et les Alexandrins en général inclinent à croire que le fond des idées platoniciennes a été puisé dans la doctrine pythagoricienne et les traditions orphiques. M. Victor Cousin partage ce sentiment.

Le *Banquet* de Platon rappelle à l'esprit, avec le *Banquet* de Xénophon, tous les autres ouvrages qui portaient ce titre dans l'antiquité, et dont la plupart ont péri : par exemple, celui d'Aristote et ceux d'Epicure, du médecin Héraclide de Tarente, etc.

Quant au style, le même écrivain l'apprécie de la manière suivante : « On ne saurait croire à quel point la langue de Platon réfléchit celle des poètes. Plus on le lit attentivement, plus on y découvre ou des portions de vers, que ses contemporains rapportaient aisément à leur auteur, ou des expressions isolées, empruntées à quelques poètes : c'est surtout Homère dont sa diction est toute pénétrée. »

La date du *Banquet* est à peu près établie vers l'an 383 av. J.-C., par une allusion à la séparation des Arcadiens et des Lacédémoniens, qui eut lieu vers cette année.

Banquet de Xénophon (LE). Xénophon a fait aussi un *Banquet*, dont Socrate est également le personnage principal, et où l'on traite de même la question de l'amour ; mais les convives ne sont plus ceux du *Banquet* de Platon. On dîne chez Callias, fils d'Hippocrate. Il a voulu célébrer, par un festin avec ses amis, Critobule, Hermogène, Antisthène, Charmide, la victoire que vient de remporter au pancrace le jeune Autolycus, fils de Lycon, qu'il affectionne vivement. En chemin, il a rencontré Socrate et l'a décidé, par ses instances, à venir prendre part à la fête.

Ce *Banquet* n'a pas l'importance de celui de Platon. Il y a entre les deux ouvrages toute la distance qui sépare les deux écrivains. Mais on aurait tort d'établir, sur la comparaison des deux *Banquets*, la base d'un jugement définitif sur ces deux grands hommes. Platon, traitant du beau et de l'amour, est dans son élément ; Xénophon, plus historien que philosophe, n'est ici qu'à moitié dans le sien. Quand, de nos jours, Corneille et Racine entrent en lutte sur le sujet de Bérénice, Racine triomphe aisément parce qu'il ne s'agit guère ici que d'une idylle mélancolique ; Corneille a l'air d'Hercule filant aux pieds d'Omphale.

Des deux *Banquets*, quel est le premier en date ? La critique n'est point encore fixée sur ce point. Mais qu'importe ? Même après le *Banquet* de Platon, le *Banquet* de Xénophon a son intérêt et son prix. Xénophon n'est point un philosophe. Tant mieux ; il ne substituerait pas aux idées de Socrate un système et une théorie à lui ; il ne transformerait pas son maître à sa guise, en mêlant sa personnalité à la sienne ; il ne rapporterait pas ce qu'il désirerait qu'eût dit Socrate, mais ce que Socrate a dû dire réellement, ou au moins il y fera peu de changements. Socrate, entre les mains de Platon et de Xénophon, ressemble un peu à l'Homme de La Fontaine, entre ses deux maîtresses. Platon lui enlève ses cheveux noirs, je veux dire sa jeunesse, sa gaieté, ses faiblesses humaines, pour en faire l'idéal qu'il a conçu du sage irréprochable, à cheveux blancs ; Xénophon lui déroberait plus volontiers quelques cheveux gris, pour lui mieux conserver la physionomie gaie et originale qu'il a connue et qu'il a aimée. J'aime mieux la manière de Xénophon, et l'homme entre deux âges était sans doute de mon avis.

Ainsi, Platon nous fait plus admirer Socrate ; Xénophon nous le fait davantage aimer. L'un lui donne sans doute plus d'imagination et d'esprit ; l'autre, plus de bonhomie et de bonté. On se délasse du génie de Platon, qui, étant à la fois philosophe et poète, nous fait un Socrate poète et philosophe. Ces deux fa-

cultés, qui d'ordinaire s'excluent, ne se rencontrent point à ce degré dans deux hommes en un même siècle. Xénophon, homme de bon sens et d'imagination tempérée, semble plus rapproché de Socrate et mieux fait pour le comprendre. Les petites faiblesses que son héros avoue, comme celle d'aimer le bon vin, et de s'être senti mordre au cœur par le baiser d'un jeune adolescent, achèvent de nous le peindre tel qu'il a dû être. On sait que ce sage, si bien préservé par sa haute raison des passions dégradantes, présentait aux Lavaters de son temps les signes manifestes de tous les vices. Les aveux de Socrate n'ont donc rien qui nous surprenne, et nous aimons à trouver, dans le portrait que Critobule fait de notre héros, ses yeux à fleur de tête, son regard de taureau, son nez camus, ses lèvres épaisses, sa bouche énorme, enfin, tout le masque des Silènes. Dans les dialogues de Platon, Socrate est toujours en scène et comme sur un piédestal, ayant le premier et le dernier mot sur toutes choses, et dominant le cours de la conversation. Ici, Socrate écoute, laisse l'entretien errer librement sur toutes sortes de sujets, sait se taire, quand il voit que d'autres ont à dire des choses sensées et intéressantes, et attend, pour intervenir, que la conversation dégénère ou qu'il y ait une erreur grave à redresser. Nous reconnaissons le disputeur plaisant et avisé, habitué à frapper l'esprit par quelque paradoxe étrange, quand il déclare à ses convives que le métier qu'il préfère est celui d'entremetteur. Exclamations et rires. Il s'explique : il est l'entremetteur des hommes, pour les rendre agréables les uns aux autres. N'est-ce pas aussi une heureuse plaisanterie, que cette prétention de Socrate à disputer le prix de la beauté à Critobule, ce scrutin secret improvisé entre les convives, et la défaite prévue de notre philosophe à l'unanimité ? Mais un trait qui peint le bonhomme d'après nature, c'est sa réponse à Antisthène, qui croit le trouver en défaut, et lui demande pourquoi il ne donne pas à sa femme Xantippe, la plus acariâtre des femmes, l'éducation qu'il préconise et recommande si bien aux autres maris : « C'est que je vois que ceux qui veulent devenir bons écuysers se procurent les chevaux les plus fougueux, persuadés que, s'ils les domptent, ils viendront facilement à bout des autres. De même, moi qui veux apprendre à vivre en société avec les hommes, j'ai pris Xantippe, convaincu que, si je la supportais, je m'accommoderais facilement des autres caractères. »

Tel est le principal mérite du *Banquet* de Xénophon : il nous montre Socrate au naturel. Nous le voyons à table, au milieu de joyeux compères, riant, plaisantant, chantant, entretenant la bonne humeur par ses paradoxes et ses saillies ; tantôt fou, mais toujours décent ; tantôt sage, mais jamais guindé. Que si parfois les convives échauffés vont un peu loin, il laisse faire, et dit comme Rabelais : « Ce sont propos de table. » Si le divertissement qui vient donner les danseurs syracusains, si surtout la représentation un peu trop lascive des *Amours de Bacchus et d'Ariane*, qui termine le banquet nous semblent des scènes un peu risquées en présence de Socrate, n'oublions pas que nous sommes en Grèce, dans la patrie des Muses et des Grâces, et qu'entre des Grecs disputant sur l'amour et de graves Romains discourant sur la vieillesse, il ne peut y avoir rien de commun.

Un autre intérêt que nous offre le *Banquet* de Xénophon, ce sont les notions que nous y trouvons sur cette étrange aberration de l'amour chez les Grecs ; je veux parler de la pédérastie. A Rome, ce ne fut jamais qu'un vice ; à Sodome, une infamie ; en Grèce, à entendre Xénophon, c'est parfois une noble passion qui inspire des vertus : « Il me semble, Callias, que tu as des actions de grâces à rendre aux dieux qui t'ont mis au cœur ton amour pour Autolycus, pour un jeune homme qui, loin de languir dans les plaisirs et de s'oublier dans la mollesse, fait preuve, aux yeux de tous, de vigueur, de patience et de sagesse... Si donc tu veux lui plaire, tu devras chercher à être habile comme Thémistocle, savant comme Périclès, sage comme Solon. » Ainsi parle Socrate, et l'on voit que les Grecs ont eu aussi leur chevalerie, puisque Callias est prêt à faire, pour Autolycus, ce qu'au moyen âge un chevalier faisait pour la dame de ses pensées. C'est, d'ailleurs, le même amour pur, désintéressé, platonique ; c'est Vénus Uranie.

Je sais, Callias, que tu n'as d'entretien avec ton jeune ami qu'en présence de son père. Certes, on voit, par ce que dit Xénophon lui-même, que cet amour a eu ses égarements, et, à côté de Vénus Uranie, il y avait la Vénus Pandème ; mais de quoi n'abuse-t-on pas ? L'amour de l'homme pour l'homme, inspiré par la beauté physique, se conçoit aisément chez les Grecs, amants passionnés de la forme ; mais, si ce sentiment s'inspire de la beauté morale, s'il s'enflamme en présence des trois dons réunis de la jeunesse, de la grâce et de la vertu, ne devient-il pas dès lors une belle et noble passion ? Rien ne nous donne une idée plus juste de cette espèce de religion des Grecs pour le beau ou à la vertu, que cette scène muette de respect et d'admiration, au moment où Autolycus apparaît au milieu du festin : « Un simple coup d'œil jeté sur le groupe eût fait comprendre que la beauté a de soi quelque chose de royal ; surtout quand elle s'unit, comme dans Autolycus,

à la pudeur et à la modestie. Telle qu'une lumière qui, brillant soudain dans la nuit, fixe tous les regards, ainsi la beauté d'Autolycus attirait sur lui tous les yeux. Des convives qui le contemplaient, il n'en était aucun dont l'âme ne fût émue : les uns étaient silencieux, les autres faisaient quelque geste... » Voilà l'enthousiasme, voilà le feu sacré ! Et, en vérité, nous aurions bien mauvaise grâce à nous plaindre d'un culte qui nous a valu les chefs-d'œuvre immortels de la statuaire et de la peinture antiques.

Banquet des sept sages (LE), ouvrage philosophique attribué à Plutarque. Diocles, un des convives, raconte à un ami ce qui s'est passé au banquet que Périandre, de Corinthe, a donné aux autres sages et à quelques personnages distingués, Esope, Éumétis, dite *Cléobulène*, Anacharsis, etc. Car, malgré le titre, les convives sont au nombre de dix-sept ; on peut même y ajouter le frère de Périandre, Gorgias, qui arrive à la fin du banquet. Le repas, qui avait été préparé hors de la ville, près du temple de Vénus, étant achevé, et les libations d'usage faites, Vioxène donne lecture d'une lettre du roi d'Égypte, qui propose une énigme à Bias, et ce philosophe offre une solution qui réunit tous les suffrages. Chilon ouvre alors l'avis d'envoyer à ce prince, pour prémices du banquet, des maximes utiles au gouvernement de son royaume. Chacun des sept sages fournit la sienne, et y exprime son sentiment sur ce qui fait la véritable grandeur des rois. Vioxène rapporte alors les questions posées par Amasis au roi d'Égypte, et les réponses de ce dernier, que Thales remplace par des solutions plus conformes à l'esprit philosophique. Après une courte digression sur l'usage de proposer des énigmes, qui était de la plus haute antiquité, chacun des sept sages donne son avis sur le gouvernement populaire et l'administration domestique. Ils examinent, à cette occasion, quelle quantité de biens est nécessaire pour fonder une maison honnête. En admettant, à cet égard, une inégalité que les lois elles-mêmes autorisent, ils veulent que la frugalité et la modestie soient la règle adoptée. En fait de mesures économiques, ils posent la question de savoir si le souverain bien de l'homme, dans cette vie, ne serait pas de pouvoir se passer absolument de nourriture, ou du moins de n'en prendre que très-peu. C'est le sentiment de Solon, que Cléodème combat en faisant ressortir tous les avantages que la table procure, les jouissances douces et agréables qui en sont le fruit, l'union qu'elle établit entre les hommes, et même l'influence qu'elle exerce sur les progrès des arts les plus utiles. Solon soutient son opinion, et parle avec beaucoup de force contre l'usage des viandes, insistant sur les misères et les inconvénients auxquelles le besoin de nourriture assujettit l'homme. Comme il achevait son plaidoyer, entre Gorgias, frère de Périandre, qui raconte aux convives l'aventure d'Arion sauvé par un dauphin. Ce récit en amène plusieurs autres analogues, et notamment l'histoire d'Hésiode, dont le cadavre, que ses ennemis avaient jeté dans la mer, fut porté à terre par des dauphins. L'inclination de ce poisson pour l'homme et son goût pour la musique deviennent l'objet d'une dissertation, que terminent des réflexions générales sur la Providence et sur le pouvoir qu'a la divinité de mouvoir à son gré les volontés des hommes.

Cet entretien est rempli de réflexions morales excellentes ; mais l'auteur ne se montre pas toujours critique judicieux. Les transitions, moins nécessaires, il est vrai, dans une conversation que dans un livre ou un discours suivi, ne sont pas toutefois assez bien ménagées. Les questions traitées présentent souvent un cachet d'originalité presque excentrique. Le style est correct, mais inégal ; parfois dur, raboteux. Il ressemble à une langue barbare grécisée, et qui n'a pu réussir à se nuancer de ce vernis d'atticisme qui distingue les grands écrivains d'Athènes.

Banquet des sophistes (LE), entretien publié par Athénée, au commencement du III^e siècle. Le titre de cet ouvrage, formé de deux mots grecs, *deipnon* (repas) et *sophistes* (sage ou savant), signifie *Banquet des savants*. L'auteur, l'Égyptien Athénée de Naucratis, surnommé le *Varron* des Grecs, a choisi le cadre d'une espèce de réunion de savants rassemblés par Laurentius, riche Romain, pour discuter sur des matières scientifiques. Vingt et un interlocuteurs sont en présence : médecins, juriconsultes, poètes, grammairiens, sophistes, musiciens ; tous les arts sont représentés. Il est question des préparatifs d'une fête et de tout ce qui peut l'embellir : mets, vins, vases, jeux, parfums, couronnes de fleurs, et mille autres choses qui se rapportent aux antiquités, à la botanique, à la médecine, à l'histoire, aux sciences naturelles, à l'éloquence, à la poésie, à la philologie, aux mœurs et aux usages des Grecs. En un mot, c'est un guide à travers la vie domestique en Grèce.

Cet ouvrage est un trésor d'érudition en tout genre ; on y trouve une variété surprenante de faits, de détails de mœurs et de citations, sans lesquels on ignorerait beaucoup de choses curieuses de l'antiquité. Il comprend quinze livres ; il nous manque les deux premiers, une partie du troisième et presque tout le dernier. Athénée nous a conservé, par la bouche de ses convives, au nombre des-

quels se trouvent Galien et Ulpien, un grand nombre de passages d'écrivains, dont les noms, sans lui, nous seraient inconnus. Il cite sept cents auteurs ; plus de deux mille titres d'ouvrages et huit cents pièces de théâtre appartenant à la comédie moyenne. L'histoire naturelle occupe une large place dans le *Banquet des sophistes* ; on y trouve la description du seringat, sous le nom de *philadelphus coronarius* ; aussi, les botanistes reconnaissant ont-ils dédié à l'auteur le genre *Athenaea*. A la fin, on peut lire un recueil des chansons que chantaient les savants de l'époque. On y remarque la belle ode d'Aristote à la Vertu.

Dans cet entretien, il est fait mention d'un autre ouvrage d'Athénée, qui ne nous est pas parvenu, sur les rois de Syrie.

Le style est assez correct, assez pur ; mais l'auteur n'a pas su choisir ; il a entassé tout ce qu'il savait ; on désirerait une plus grande dose de discernement, de goût et de critique. Plusieurs auteurs ont fait de notables emprunts à Athénée ; Elien, entre autres, a tiré du *Banquet des sophistes* la presque totalité de ses histoires. Athénée, comme Varron et Aulu-Gelle, nous fait connaître l'antiquité par un côté presque ignoré, en nous la montrant dans la vie et les mœurs domestiques ; à ce point de vue, son ouvrage est très-précieux pour les savants.

Banquet de Julien (LE), connu aussi sous le titre de *Banquet des Césars*, satire composée par l'empereur Julien contre tous ses prédécesseurs, est, sans contredit, le chef-d'œuvre de cet écrivain remarquable. Les maîtres du monde romain y sont jugés avec finesse, malice, et parfois quelque peu d'acreté. Ce livre offre un puissant intérêt sous le triple point de vue politique, moral et littéraire. En politique, c'est la glorification du système adopté par l'auteur couronné — et, comme le dit La Fontaine, cette faiblesse est commune aux rois ; — en morale, c'est l'établissement du règne de l'Évangile, moins l'idée de Dieu ; en littérature, c'est le monument le plus remarquable de l'époque. Envisagé sous une quatrième face, au point de vue historique, le *Banquet des Césars* présente une valeur réelle ; car les personnages y sont traités avec équité, et la postérité a confirmé presque tous les jugements de Julien. L'analyse de l'œuvre les fera connaître à nos lecteurs.

Le jour des saturnales, les dieux, réunis dans un joyeux banquet, se constituent en tribunal, pour accorder la palme divine au plus digne des souverains qui aient gouverné Rome. Mercure introduit les candidats, et Silène, bouffon accusateur de la céleste compagnie, les persifle l'un après l'autre par ses railleries. Le défilé commence ; César ouvre la marche. « Prends garde, Jupiter, s'écrie Silène, que cet ambitieux ne t'arrache le sceptre de la main et la couronne de la tête, tant a été démesurée la passion qui l'animait pour la souveraineté du monde !... » Et Jupiter trouve, en effet, que la tête de ce mortel ne ressemble pas mal à la sienne. La série des empereurs se présente, après César, dans l'ordre chronologique : 1^o Auguste, le caméléon, tantôt pâlisant, tantôt rougissant, tantôt morne, tantôt gai à l'excès : « Que de ridicules visages prend cette bête fauve, dit Silène ; de quels prodigieux malheurs nous menace-t-elle ? » 2^o Tibère, beau, sévère par devant ; portant sur le dos la lépre, fruit de ses débauches. 3^o Caligula, le maniaque, cet horrible et détestable monstre, duquel tous les dieux détournent les yeux et que les Furies précipitent immédiatement dans les enfers. 4^o Claude, le bouffon de théâtre, aux abois, sans Pallas, Narcisse et Messaline. 5^o Néron entre, une lyre à la main, et la tête ceinte de lauriers : « Cet infâme a voulu être mon singe, mais sans imiter mes vertus, » s'écrie Apollon, et il le précipite dans le Coccyte. Plusieurs autres prétendants, d'origine moins illustre succèdent à Néron : Vindex, Galba, Othon, Vitellius. « D'où viennent, demande Silène, ces hommes de fange, cette abjecte race d'empereurs ? » Vespasien, suivi de son fils Titus, accourt pour étendre le feu mis aux temples. « Chassez cet avare de l'Égypte, avec son débâché de fils, » s'écrie Jupiter. Domitien est enchaîné auprès du tableau de Phalaris, et fait place à Nerva, dont la présence suggère à Silène cette réflexion : « Vous autres dieux, vous laissez quinze ans un monstre sur le trône, et ce vieillard, affable et juste, n'a pas régné un an ! » A l'entrée de Trajan, Silène recommande de veiller sur celui qui verse à boire aux immortels. Vient ensuite Antonin le débonnaire, Marc-Antonin, Lucius-Vérus, Commodus, couché à terre comme un lâche, et que Silène laisse se vanter, ne jugeant pas qu'il vaille la peine qu'on lui décoche un trait. Pendant ce temps, Adrien cherche son favori Antinoüs, qui n'est pas dans l'Olympe. On ne passe en revue que pour la forme Pertinax et Sévère, âme farouche qui ne connut jamais la pitié. Géta est admis dans l'Olympe ; Caracalla, précipité dans les enfers. Puis viennent Macrin, qui assassine dans l'ombre ; Héliogabale, le débâché cruel et crapuleux ; Alexandre, le Syrien, le rival de Vespasien en cupidité ; Valérien et Gallien, Aurélien, suivi des images effroyables dont la peur terrifie les criminels, et Valérius Probus. Carus tente de forcer la consigne ; mais il est repoussé par Némésis, pour livrer passage à Dioclétien, aux deux Maximiens et à Constance. Silène n'a rien à reprocher à Marc-Aurèle ; mais il laisse à la